

LA PRÉTENDUE INFÉRIORITÉ DE LA FEMME

L'anthropologie fournit des faits ; elle ne les explique, ni ne les commente. Elle se contente simplement d'établir, à l'aide de mensurations et de pesées, que le cerveau de la femme, en tout pareil à celui de l'homme quant à sa structure intime, ne se distinguant en rien de celui-ci dans l'état sauvage, révèle avec le progrès de la civilisation des divergences notables dans le volume aussi bien que dans le développement relatif de ses diverses parties. Un coup d'œil rapide jeté sur le rôle échu à la femme dans l'évolution historique de l'espèce humaine, servira peut-être à éclairer ces données biologiques, en même temps qu'à expliquer le présent.

Dans les sociétés sauvages de nos jours, qui donnent une idée assez exacte de la vie et des mœurs de nos ancêtres préhistoriques, la femme est une bête de somme, un instrument de plaisir, la chose de son mari. Nous la voyons condamnée aux plus durs labeurs, maltraitée, vendue, tuée, mangée par son féroce compagnon, qui, en attendant la supériorité intellectuelle, exerce sur elle la supériorité incontestable de son poing robuste. Plus tard, la tribu commençant à se civiliser, ses coutumes, ses mœurs et ses idées sur la morale revêtent la forme de lois et d'institutions. Mais au fond, ces lois et ces institutions elles-mêmes, que sont-elles à leur origine, sinon l'expression arrêtée, systématisée, d'instincts de violence et de brutalité ? Les êtres dont la faiblesse avait fait la proie des caprices intermittents du sauvage, continuent à être écrasés sous la loi du barbare. A mesure que la civilisation grandit, leur sort s'adoucit ; mais il faut du temps avant que la notion de justice pénètre dans les idées et les institutions, avant qu'elle fasse table rase des préjugés consacrés par le temps et soutenus par le puissant instinct de l'égoïsme.

Dans les antiques civilisations de l'Orient, la femme est pour ainsi dire exclue de la vie sociale. Seule, la mystérieuse terre d'Égypte, pays étrange, où croyances, mœurs, institutions, ont

un cachet tout original, seule l'Égypte se montre bienveillante à l'égard de la femme. Cette dernière y est libre, honorée ; dans la famille elle partage en égale l'autorité avec le mari ; ses droits sont reconnus par la loi ; elle monte sur le trône et jouit d'une considération, d'une importance sociale assez grande pour que l'éloge de ses vertus figure dans les épitaphes funéraires parvenues jusqu'à nous.

De même à l'aube de la civilisation grecque qui revit pour nous avec un charme incomparable de fraîcheur et de jeunesse dans les poèmes d'Homère et les drames d'Eschyle, la personnalité de la femme est loin d'être effacée. Dans ces temps reculés où les Hellènes, n'ayant pas encore subi le contact des Perses, gardaient dans toute sa pureté le génie de leur race, on voit la femme jouir d'une liberté qu'elle perdra plus tard, on la voit faire preuve d'initiative et d'énergie. Ce sont des caractères, des personnalités bien accusées, que Clytemnestre, Médée, Antigone, Cassandre.

De son côté la religion grecque, la plus anthropomorphique qui fût jamais, vient confirmer les inductions tirées de la lecture des poètes. Minerve, Junon, Vénus, Cérès, ne le cèdent aux dieux de l'Olympe ni en puissance, ni en initiative, et prouvent que selon l'esprit grec, créateur de ces mythos, la femme n'était nullement inférieure à l'homme.

L'égalité n'existe point encore dans les lois, qui d'ailleurs ne sont qu'à l'état rudimentaire ; mais elle se fait déjà pressentir dans les mœurs et les fictions, et si le développement social et intellectuel de la Grèce eût été abandonné à lui-même, il est probable que là, comme partout ailleurs, la situation de la femme se serait améliorée en raison directe du progrès de la civilisation.

Il n'en fut pas ainsi ; la Grèce ne tarda pas à subir l'influence de l'Orient, et avec cette influence entra dans le monde hellénique l'idée de la sujétion de la femme. Aussi à l'époque de la plus admirable floraison du génie grec, les femmes sont strictement enfermées dans le gynécée, n'ayant que les occupations mécaniques du ménage pour remplir le vide de leur existence, et les mystères religieux pour satisfaire à cette soif d'idéal qui s'impose à tout être humain s'éveillant aux besoins de la vie psychique.

Il restait pourtant une issue pour celles dont l'intelligence ne pouvait s'astreindre à ce cercle étroit, pour celles qui

voulaient prendre part à la vie politique et sociale, goûter les plaisirs délicats de la philosophie et des arts. Elles se faisaient hétéaires comme Aspasia, comme Leontium l'amie d'Epicure. Les hétéaires, on le sait, étaient généralement respectées et n'avaient rien de commun avec les courtisanes de nos jours. C'étaient les femmes libres de la Grèce.

Rome honora la femme, mais à condition qu'elle filât de la laine et ne sortit pas de chez elle.

C'est ainsi que, profitant de sa force, l'homme s'était peu à peu élevé au-dessus des préoccupations absorbantes du brutal combat pour l'existence. Ses premiers pas furent lents, entravés par l'implacable nécessité de pourvoir avant tout aux besoins impérieux de la vie. Ceux-ci une fois satisfaits, au moins partiellement, il eut le loisir de développer son intelligence, et dès lors ses progrès furent rapides. Mais ce fardeau des nécessités matérielles, ces préoccupations prosaïques, il en fit longtemps peser tout le poids sur sa compagne. Au commencement ce fut par nécessité, plus tard par habitude et par la force du préjugé. Ainsi, dans le monde grec et romain, le travail des esclaves remplace celui exécuté par les femmes dans les tribus sauvages; mais cette grande iniquité du monde païen ne profite en somme qu'aux citoyens de Rome et d'Athènes. Affranchis de tous soucis, ils se livrent à leur aise aux élucubrations philosophiques, aux orages politiques de l'agora et du forum. Pour ce qui regarde les femmes, elles restent enfermées au gynécée, qui plus tard pour la femme des classes supérieures se transforme en donjon féodal.

Quant à la femme du peuple, dont la malheureuse situation ne s'est pas de beaucoup améliorée depuis lors, il ne fut jamais question pour elle d'inégalité devant les lourdes charges de la vie, devant le travail sans trêve ni relâche. Le dur lot du labeur et de la misère, elle le porta et le porte jusqu'à nos jours aussi bien que l'homme, et pour elle il se complique des soins absorbants de la maternité. La question de son infériorité ne reparait que devant le salaire, rétribution du travail. De même, par une étrange aberration, ces deux êtres si inégaux dans la jouissance des droits, si inégaux soi-disant sous le rapport moral et intellectuel, cette mineure incapable et ce majeur fier de sa supériorité, se trouvent placés au même niveau devant la pénalité. L'échafaud reconnaît l'égalité des sexes!

Revenons à la femme des classes supérieures, la seule qui

eût le loisir de développer son intelligence. La chevalerie la ceignit de l'auréole mystique que le catholicisme du moyen âge mettait au front de ses saintes et de ses vierges. Mais les auréoles ne sauraient nous éblouir et nous faire prendre le change sur la situation véritable que lui créaient la barbarie des temps, la grossière brutalité des mœurs. Époque de violence et d'abus de la force, le moyen âge fut dur à tout être faible. Si la femme fut parfois admise à faire preuve d'initiative et d'énergie, à participer à la vie active de l'homme, c'est uniquement en qualité de chef féodal, de suzerain du fief.

Les ménestrels et les trouvères dont s'entourait la châtelaine lui rendirent un service plus réel que celui de célébrer sa beauté ; ils éveillèrent en elle les goûts et les aptitudes littéraires. Dès lors les femmes apprennent le grec et le latin, commencent à cultiver les lettres et la poésie, à prendre part aux luttes théologiques, seul mode de l'activité intellectuelle de l'époque.

Mais ce fut surtout du temps de la Renaissance, où il y eut dans l'air comme un souffle d'affranchissement et de vie, que date le commencement de l'émancipation des femmes. Les noms de celles qui jouèrent un rôle important dans la politique et se distinguèrent par le don de l'esprit et la culture la plus raffinée, se pressent sous la plume. Il suffira de rappeler que le plus grand génie politique du moment fut une femme, car c'est du règne d'Elisabeth que datent la gloire et la puissance de l'Angleterre. Cet exemple des aptitudes politiques de l'esprit féminin se confirme plus tard par ceux de Marie-Thérèse et de Catherine II, auxquelles on ne saurait refuser le génie, pas plus qu'à un Frédéric II ou à un Napoléon, tout en mettant les uns et les autres au ban de l'humanité, pour l'usage qu'ils en ont fait.

Le mouvement d'émancipation féminine suit son cours aux XVII^e et XVIII^e siècles, où elles continuent à participer à la vie intellectuelle et politique et s'essayaient dans la littérature. En Italie quelques-unes veulent marcher sur les traces de la célèbre Hypathie, poétique personnification de la philosophie égorgée par le christianisme. On put voir des femmes professer les belles-lettres et les sciences aux Universités de Padoue et de Bologne ; mais la tolérance masculine ne fut pas de longue durée sur ce chapitre ; les portes des Universités se refermèrent bien vite, pour ne se rouvrir en rechignant que de nos jours, et cela après qu'on y eut frappé plus d'une fois.

Au XVII^e siècle, il y a en France tout un groupe d'écrivains féminins ; malheureusement il verse dans le pédantisme et l'afféterie et donne ainsi prise légitime à la verve mordante de Molière. Au XVIII^e siècle, les femmes du grand monde, les plus futiles de toutes à l'heure qu'il est, lisent l'Encyclopédie, applaudissent les philosophes, embrassent avec ardeur les idées nouvelles; et des hommes tels que Diderot, Turgot, Condorcet, Voltaire, trouvent parmi elles des amies dignes de les comprendre. Aussi ne voyons-nous guère chez les philosophes du XVIII^e siècle ce mépris superbe du sexe féminin qui distingue ceux du nôtre. Il est vrai que nos coquettes actuelles ont bien simplifié l'art de plaire, en éliminant de celui-ci tout attrait intellectuel; elles ont remplacé la philosophie et les lettres par l'étude exclusive du chignon et « des robes qui traînent trop ou pas assez ».

Ce n'est qu'après la Révolution que l'on remarque dans les races latines un arrêt notable, un pas en arrière dans la question de l'émancipation intellectuelle et sociale des femmes. Cet arrêt, il faut évidemment l'attribuer à la réaction cléricale, qui s'est emparée des esprits dès le commencement du siècle et dont l'influence ne se fait encore que trop sentir dans nos croyances et nos idées. Il n'est pas impossible non plus que l'ironie, arme terrible en France, flagellant les travers et les déviations de l'instruction féminine, n'ait comme cela arrive souvent frappé à côté et atteint le principe lui-même. Certains vers de Molière tels que ceux-ci :

Que la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse

ne se rencontrent-ils pas souvent dans la bouche des conservateurs? M. Lefèvre n'en appelle-t-il pas encore à l'autorité d'Aristophane ?

Le passé historique des deux sexes est donc bien différent, et le point de départ ayant été inégal, comment s'étonner qu'il en soit de même pour le point d'arrivée? Pendant ces périodes séculaires que nous venons d'esquisser à la hâte, le cerveau de l'homme, constamment en éveil, acquérait chaque jour des connaissances nouvelles, s'enrichissait d'idées, se fortifiait, se raffina. Une activité cérébrale assidue réagit sur l'organe; celui-ci à son tour, développé, perfectionné, devint capable d'une vie plus intense. Celui de la femme, au contraire, loin de bénéficier des progrès de la civilisation, a dégé-

né dans le cours des siècles, à ce point que le cerveau de la Parisienne de nos jours se rapproche davantage de celui du Néo-Calédonien que de celui du Parisien. C'est du moins ce que révèlent les résultats obtenus par le docteur Lebon, et pour les expliquer pas n'est besoin d'invoquer les fatalités physiologiques de l'organisme féminin. La femme moderne, aussi bien que l'homme moderne, est un être artificiel, produit complexe d'un long travail historique ; et comme nous venons de le voir, à part quelques circonstances exceptionnellement favorables, nulle part les conditions d'éducation, de milieu, d'activité, ne furent égales pour les deux sexes. Privée des bienfaits d'une culture supérieure, astreinte à un ordre d'idées et d'occupations étroites, exclue de parti pris de toute sphère un peu large d'action, l'intelligence de la femme dut se rétrécir. Nécessairement le volume et les sinuosités de sa substance grise s'en ressentirent. Institutions, coutumes, préjugés, tout s'opposait à ce que cette intelligence déployât librement ses ailes : à force d'être repliées, celles-ci finirent par s'atrophier en vertu de la loi de la sélection, laquelle assure la survivance de l'organe utile à l'individu et à l'espèce et élimine ou atténue celui dont les chances sont défavorables dans le combat pour l'existence. Si à l'heure qu'il est, dans notre triste état social, certaines qualités morales de l'homme sont pour celui-ci un obstacle plutôt qu'un élément de succès dans les luttes de la vie, à plus forte raison en est-il ainsi pour la femme. Disons-le sincèrement, ce que les hommes ont de tout temps recherché dans les femmes, ce n'est ni l'intelligence, ni l'initiative énergique, ni la grandeur morale du caractère, mais bien la beauté, la grâce, la douceur... fût-elle poussée jusqu'à la faiblesse et à la nullité.

Sentant instinctivement que là étaient leurs chances les meilleures, leurs armes les plus puissantes pour réussir dans la lutte pour l'existence, les femmes ont tendu tous leurs efforts de ce côté. Leur éducation, de temps immémorial, a été dirigée uniquement dans ce but et l'hérédité a fortifié, développé ces tendances *féminines* à l'exclusion de toutes les autres plus viriles, plus largement humaines. Épiées avec soin par les mères, ces dernières sont impitoyablement extirpées, comme on extirpe une mauvaise herbe.

La femme de notre temps est futile, vaine, indifférente aux grands intérêts de la civilisation. D'accord. Mais vous l'avez

voulue, vous l'avez faite ainsi et vous persévérez encore dans cette voie. Tel libre-penseur qui n'épargnera aucune peine pour émanciper l'intelligence de son fils, pour la fortifier par l'étude et pour tremper son caractère, placera avec indifférence sa fille dans un couvent ou l'abandonnera à l'influence d'une mère futile ou dévote. Il assistera, en témoin impassible, au lent étiolement de cette jeune intelligence, dont les premiers jets avaient ravi son orgueil de père, à la déviation de cette nature franche et hardie. Plus tard, cherchant vainement les curiosités intellectuelles et les élans généreux de l'enfant dans un être de convention, faussé par la morale de l'égoïsme bourgeois, chez lequel la corde de la vanité vibre avant toutes les autres, il se dira avec un soupir : « Elle était pourtant si intelligente dans son enfance ! elle étonnait ses maîtres et laissait son frère la rattraper péniblement dans leurs études. » — Oui, peut-être cette petite tête contenait-elle, à l'état virtuel, un penseur comme son père, un grand orateur comme son aïeul, ou une artiste ! Car enfin, on est fille de son père aussi bien que de sa mère ; on peut hériter de lui les aptitudes intellectuelles, de même qu'on hérite les traits du visage ou les particularités physiologiques.

L'auteur d'une étude sur l'hérédité, parue depuis peu dans une des revues américaines, signale à l'attention des lecteurs le fait d'une transmission plus constante et plus accusée des aptitudes morales et intellectuelles de père à fille que de père à fils. Les exemples trop fréquents de fils mal doués, issus de pères éminents, viendraient à l'appui de cette thèse.

Mais à quoi servent les dons les plus précieux de l'esprit et de l'imagination, si l'éducation ne vient pas leur donner l'éveil, si la société oppose une foule de barrières à leur essor, si enfin de nombreuses et funestes influences viennent les étouffer dans leur germe ?

Qu'on applique donc à l'intelligence de la femme ce puissant levier : une éducation forte et large, venant susciter l'activité de son cerveau et lui donner la possibilité de manifester ses facultés virtuelles. Mais qu'on ne l'oublie pas : un développement intellectuel supérieur est le fruit d'une longue culture cérébrale, une fleur délicate qui met des milliers d'années à s'épanouir.

C'est ainsi qu'à la longue l'éducation aura raison de la « religiosité » des femmes, dont on a voulu faire un élément

essentiel de leur nature. Il eût été plus simple d'y voir la seule issue ouverte, depuis des temps séculaires, à leur activité psychique. Et pourtant, malgré l'influence de ce passé perpétué par l'hérédité, on ne voit pas les croyances religieuses résister chez les femmes plus obstinément que chez les hommes à la culture scientifique. Souvent elles manifestent plus de logique, de courage et de désintéressement que ces derniers, dans l'application des idées nouvelles.

Les particularités soit innées, soit acquises, de la nature morale de la femme, contribuent à produire ce résultat. Transportant dans le domaine de la pensée l'élément affectif, si développé en elles, les femmes aiment une idée, se dévouent à elle avec un enthousiasme ardent, une abnégation entière, qui en font d'admirables instruments de propagande, habilement exploités par les religions et bien à tort dédaignés par la philosophie. L'enthousiasme éclairé par la raison, la passion mise au service de la justice, quels leviers, quels aiguillons puissants pour pousser le monde en avant ! Trouverait-on par hasard qu'il marche trop vite ?

Pour en revenir aux observations du docteur Lebon, uniquement bornées à un milieu donné, elles peuvent s'expliquer par les conditions particulières des pays catholiques, où l'éducation cléricale s'est appesantie de préférence sur les femmes et a pu incontestablement abaisser à la longue leur niveau intellectuel. Les femmes françaises comptent parmi elles des exceptions brillantes, qui longtemps ont été un argument favori pour les défenseurs de la cause féminine. Elles ont donné au monde une Roland, une Staël, une Sand, et de nos jours mêmes quelques-unes ont conquis, grâce à leur intelligence et leur énergie, une place distinguée dans la littérature et la science. Ce fut une femme, on le sait, qui fut le premier interprète du darwinisme en France. M^{me} C. Royer traduisit l'*Origine des espèces*, et dans une préface écrite avec autant de talent que de hardiesse, appliqua à l'homme, dix ans avant Darwin lui-même, ses idées sur l'évolution des espèces.

Mais les exceptions, quelque brillantes qu'elles soient, ne changent rien au fond de la question et sont d'un faible poids quand il s'agit de défendre la cause de la majorité. Elles prouveraient pourtant que le cerveau féminin n'est point atteint d'incapacité organique lui fermant à jamais les hautes sphères de la pensée.

Pour ce qui regarde le niveau moyen du développement intellectuel, celui des femmes françaises ne doit pas être élevé, à en juger par le fait qu'elles ont été les dernières à forcer les portes de l'enseignement supérieur. Ce fait est grave, pour un pays aussi civilisé que la France, et s'accorderait assez avec les déductions pessimistes du docteur Lebon. Mais le moyen de concilier ces déductions, concluant à une dégénérescence cérébrale, avec ce qui se passe sous nos yeux en Angleterre, en Amérique et en Russie? Dans ces divers pays, on voit les femmes prendre une part des plus actives à la vie intellectuelle, conquérir le droit à l'instruction supérieure, se presser en foule dans les Universités¹, bravant les répugnances de la famille, les préjugés dans lesquels on les a élevées et jusqu'aux ironiques quolibets décochés par les hommes en manière d'encouragement. On les voit se frayer quand même des carrières nouvelles, devenir pharmaciens en Hollande, professeurs, avocats en Amérique, exercer la médecine dans bien des pays, déployer enfin en Russie, dans la lutte désespérée de la liberté contre la tyrannie, un courage tout viril, un dévouement intrépide. Si on apprécie la valeur d'un organe d'après son mode de fonctionnement, il faudrait conclure de ceci que dans les pays en question le cerveau de la femme a progressé, que son intelligence s'est éclairée, s'est élevée. Pour affirmer le contraire, au moins faudrait-il attendre que des recherches analogues à celles du docteur Lebon y fussent entreprises. Il est fort douteux qu'elles aboutissent aux mêmes résultats.

On peut discuter sur l'opportunité ou pour employer le langage à la mode « l'opportunisme » d'octroyer actuellement aux femmes l'égalité des droits politiques; on peut, en se basant sur d'excellentes raisons, dont nous reconnaissons toute la valeur et la justesse, conclure pour certains pays dans le sens négatif, en exigeant préalablement l'égalité d'éducation pour les deux sexes. Mais il est aussi illogique qu'injuste de nier ce droit théoriquement et cela dans un pays où règne le suffrage universel. Il est tout à fait incontestable que la grande majorité des citoyens français bénéficiant des droits du suf-

1. L'Université de Londres ayant admis dans l'année 1878 les femmes sur le même pied que les étudiants, les seules facultés d'art et de droit ont compté 225 étudiantes pendant le trimestre d'octobre à Noël. Dans le courant de la même année, 229 étudiantes ont été admises après examens préalables à l'école de médecine de Pétersbourg.

frage universel sont loin de présenter les garanties désirables d'instruction et de culture intellectuelle. Il est tout aussi certain que rien ne serait plus facile que d'élever la moyenne de l'espèce humaine, sans distinction de sexe, au niveau de développement et de culture nécessaire à l'exercice raisonné des droits politiques et sociaux, exercice qui ne réclame ni génie, ni aptitudes spéciales, mais un certain équilibre moral et intellectuel avec son milieu et son époque, une juste appréciation des besoins et des intérêts de la collectivité, un esprit droit et sain, ouvert à l'utilité des réformes et des améliorations. Est-il possible de nier sérieusement qu'avec une éducation solide les femmes n'atteignent bien vite à un degré aussi modeste de développement ?

Autre chose est de décider si elles pourront jamais rivaliser d'égal à égal avec les hommes dans les carrières et les travaux qui absorbent l'activité d'une vie entière, la leur étant entravée par les fonctions et les devoirs de la maternité. A titre d'exception, elles le pourront certainement, puisqu'elles en donnent la preuve dès aujourd'hui malgré une éducation superficielle ; mais la majorité des femmes continuera à être paralysée, au moins partiellement, par les charges pénibles que la nature fait peser sur elles. Pour la femme, le combat pour l'existence aura toujours des chances plus défavorables que pour l'homme. Mais il ne s'agit pas de décider si, à des conditions égales de développement et de culture, les femmes, malgré les fatalités physiologiques de leur organisme, fourniront à l'humanité un contingent de génies équivalent à celui fourni par les hommes ; là-dessus l'avenir seul peut nous éclairer. Tout se résume en ceci : tel qu'il est le cerveau féminin est-il incapable de bénéficier de l'évolution ? Seul, ce fait justifierait la soi-disant infériorité organique de la femme et son exclusion des droits communs. Mais ce fait, comme nous l'avons vu, l'anthropologie est loin de le prouver. Elle reconnaît au contraire que le point de départ biologique est identique, le cerveau de la femme sauvage ne différant guère de celui de son compagnon ; elle constate que la divergence ne s'accroît qu'en avançant dans la civilisation, à mesure que l'homme exerce davantage son intelligence, à mesure que celle de la femme, rejetée en dehors du courant de la pensée, reste inactive, stationnaire, et finit même par s'atrophier là où les conditions d'éducation et d'activité lui sont le plus défavorables.

manité en général. Tant que l'homme ne trouvera pas dans la femme une auxiliaire pour l'œuvre commune du progrès, il aura en elle une adversaire et un obstacle, et cela non-seulement par l'influence pernicieuse exercée sur lui par un être inférieur, mêlé à sa vie, mais surtout dans l'influence bien plus redoutable de l'hérédité, en vertu de laquelle cette adversaire se mêle à son sang, à ses nerfs, s'infiltré dans les replis de son cerveau, dévie ses tendances, amortit ses élans et soutient en lui les préjugés et les fausses croyances.

Que faire contre cet ennemi intime ?

Comme l'a si bien dit M. Acollas dans un des numéros de la *Science politique* : « Tous, tant que nous sommes, nous portons
« en nous une esclave du côté de nos mères, un monarque du
« côté de nos pères. » Les femmes pourraient donc dire aux hommes : Affranchissez l'esclave, pour être libres vous-mêmes !

M^{me} N***.

La Réforme
des femmes

manité en général. Tant que l'homme ne trouvera pas dans la femme une auxiliaire pour l'œuvre commune du progrès, il aura en elle une adversaire et un obstacle, et cela non-seulement par l'influence pernicieuse exercée sur lui par un être inférieur, mêlé à sa vie, mais surtout dans l'influence bien plus redoutable de l'hérédité, en vertu de laquelle cette adversaire se mêle à son sang, à ses nerfs, s'infiltré dans les replis de son cerveau, dévie ses tendances, amortit ses élans et soutient en lui les préjugés et les fausses croyances.

Que faire contre cet ennemi intime ?

Comme l'a si bien dit M. Acollas dans un des numéros de la *Science politique* : « Tous, tant que nous sommes, nous portons en nous une esclave du côté de nos mères, un monarque du côté de nos pères. » Les femmes pourraient donc dire aux hommes : Affranchissez l'esclave, pour être libres vous-mêmes !

M^{me} N***.

La Réforme
économique

NIKITINE, Mme

La Réforme économique

1^{er} août, 1^{er} septembre

1880